

de la philosophie, dit Raynal, annonce  
 la vieillesse des empires, qu'elle s'efforce en  
 vain de soutenir. C'est elle qui forma le  
 dernier siècle des belles républiques de la  
 Grèce & de Rome; Athenes n'eut des phi-  
 losophes que la veille de sa ruine, qu'ils  
 semblerent prédire. Cicéron & Lucrece n'é-  
 crivirent sur la nature des dieux & du  
 monde, qu'au bruit des guerres civiles  
 qui creuserent le tombeau de la liberté. Triste réflexion, ajoute le judicieux auteur, si les flambeaux de la philosophie n'étoient que des torches funébres destinées à éclairer les funérailles du patriotisme & de la vertu, il devoit être défendu, sous peine de la vie, de les allumer jamais.

M<sup>r</sup>. Bergier montre ensuite par une multitude de faits reconnus combien les effets de la religion sont opposés à ceux de la philosophie; dans la décadence même & la chute des empires, elle recueille les débris des lumières & des vertus, pour les transmettre à une postérité plus heureuse comme une semence précieuse. " Il y a un fait constant, & dont plusieurs philosophes sont convenus; c'est que les nations féroces qui ravagerent l'Europe au cinquième siècle & dans les âges suivans, auroient étouffé jusqu'au dernier germe des connoissances humaines, si la religion n'avoit opposé des barrières à leur fureur. Les ecclésiastiques obligés à l'étude par leur état, conserverent une faible teinture des sciences qui avoient été cultivées sous la domination des Romains. Il y eut